

C

Du même auteur

Tintin et le secret de la littérature
Hachette Littératures, 2006

Et ce sont les chats qui tombèrent
Hachette Littératures, 2007
J'ai Lu, 2009

Les Cosmonautes au paradis
Hachette Littératures, 2009
J'ai Lu, 2012

TOM McCARTHY

C

*Traduit de l'anglais
par Thierry Decottignies*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage a paru
chez Jonathan Cape en 2010,
sous le titre: *C*.

ISBN 978.2.82360.097.1

© Tom McCarthy, 2010.
© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Eva Stenram

Nous-mêmes devons descendre sous la couche de la terre,
Nous-mêmes pour faire une couche – pour qui ?

OMAR KHAYAM

Un

Crépine

Le Dr Learmont, médecin généraliste nouvellement nommé dans les districts de West Masedown et de New Eliry, ballotte sur le siège avant d'un cabriolet qui descend le chemin légèrement pentu de Versoie House. Ses fesses sont endolories : le siège est dur, non matelassé. Son compagnon, M. Dean des Livraisons Hudson et Dean (« Lydium et environs depuis 1868 »), ne semble pas éprouver de gêne. Ses yeux vitreux fixent vaguement la route ; rênes enroulées autour des doigts, ses mains tannées flottent juste au-dessus de ses genoux. Le cliquetis des bouteilles de verre et le chuintement métallique des fils de cuivre s'élèvent de l'arrière du cabriolet et, se mêlant aux *clip-clop* traînants des sabots du cheval sur le gravier, montent tranquillement dans l'air immobile de septembre. Au-dessus du véhicule, de grands conifères s'élèvent droits et inertes comme des colonnes. Plus haut, bien plus loin, des oiseaux noirs bruissent en silence sous la voûte concave du ciel.

Entre les jambes du docteur sont coincés une sacoche brune et un appareil inhalateur noir. Dans sa main il tient un papier jaune. Il l'examine, perplexe, du mieux qu'il peut. De temps en temps il en détache ses yeux pour regarder au travers du rideau de conifères qui révèle, puis rapidement dissimule à nouveau, des fragments d'herbe tondue et des rangées d'arbres plus petits dont le fruit est blanc et le feuillage vert et rouge. Il y a du mouvement autour de ceux-ci : de petits bras qui s'approchent les uns des autres, se

touchent et se séparent selon un motif semi-régulier, comme dans l'exercice du papillon ou de la brasse.

Le cabriolet roule au travers d'un voile dormant de fumée de bois, puis tourne au bout du chemin et dépasse les grands arbres. Learmont peut maintenant voir que les bras appartiennent à des enfants ; ils sont quatre ou cinq et jouent à une sorte de jeu. Ils se tiennent en un cercle lâche, élevant leurs bras et faisant se toucher la paume de leurs mains. Leurs lèvres remuent sans toutefois qu'aucun son y naisse. De temps à autre un gloussement ricoche dans le verger, mais il est difficile de savoir de quel enfant il provient. À côté de ça, le rire a quelque chose de curieux. Il est déformé, légèrement distordu – presque ventriloqué, comme émis d'autre part. Aucun des enfants ne semble remarquer l'arrivée du véhicule ; aucun d'eux, en fait, ne semble être conscient de sa propre présence en dehors et au-delà du cercle mobile, leur isolement entièrement voué à la chorégraphie de chair des corps multipliés, entrelacés.

Sans tirer les rênes ni parler au cheval, M. Dean fait s'arrêter le cabriolet. À sa droite, un ruisseau étroit et immobile s'étire au pied d'un grand mur par-dessus lequel, depuis l'autre côté, se déversent des fougères et des glycines. À la gauche du cabriolet, des tiges et des branches veinées de rosiers, sans fleurs, s'accrochent à un autre mur. Le voile de fumée vient de derrière ce dernier. De même qu'un vieil homme tenant un râteau, qui émerge d'une porte en poussant une brouette sur le gravier.

« Bonjour ! appelle Learmont. Bonjour ?... »

Le vieil homme s'arrête, pose sa brouette et se tourne vers Learmont.

« Pouvez-vous me dire où trouver la maison principale ? L'entrée ? »

Le vieil homme fait un signe avec sa main libre : *là-bas*. Puis il reprend la poignée de sa brouette et se dirige lentement vers le verger en passant devant le cabriolet. Learmont écoute ses pas s'estomper. Finalement, il se tourne vers M. Dean et dit :

« Silencieux comme une tombe. »

M. Dean hausse les épaules. Le Dr Learmont descend sur le gravier, secoue ses jambes et regarde autour de lui. Le vieil homme avait l'air d'indiquer une direction par-delà le mur débordant de fougères et de glycines. Celui-ci aussi possède une petite porte.

« Vous m'attendez ici ? suggère Learmont à M. Dean. Je vais aller trouver » – il approche le papier jaune de ses yeux et l'examine à nouveau – « ce M. Carrefax. »

M. Dean acquiesce d'un signe de tête. Le Dr Learmont prend sa sacoche et son inhalateur, met le pied sur une bande d'herbe et traverse un petit pont de bois au-dessus du ruisseau qui rappelle une douve. Puis, baissant la tête au-dessous des glycines sans toutefois parvenir à éviter qu'elles l'effleurent, il passe la porte.

À l'intérieur du jardin il y a des chrysanthèmes, des iris, des tulipes et des anémones par brassées qui tombent les unes sur les autres des deux côtés d'une allée dont le pavage dessine une mosaïque irrégulière. Learmont suit l'allée vers un passage formé par des haies et un toit en treillis orné de morelle douce-amère et d'une sorte de vigne filiforme brun clair dont les tiges conduisent à ce qui ressemble à des écuries. Comme il s'approche du passage, il entend un bourdonnement. Il s'arrête pour écouter. Cela semble venir des écuries : un bourdonnement discontinu, mécanique. Learmont pense entrer pour demander à ceux qui s'occupent des machines de lui indiquer son chemin, mais, après s'être dit qu'elles fonctionnent peut-être toutes seules, il décide de continuer à suivre l'allée. Elle bifurque sur la droite et, après avoir franchi une porte ménagée dans un autre mur, se divise en un motif labyrinthique déployé sur une pelouse entière. De l'autre côté se tient un autre mur qui possède encore une porte. Learmont traverse la pelouse à grands pas et passe cette troisième porte qui le rejette à l'orée du verger aperçu en arrivant. Le large chemin de gravier légèrement pentu qu'il a descendu avec M. Dean se trouve maintenant derrière lui, à demi caché par les conifères ; le sentier plus mince sur lequel il se tient est

perpendiculaire au mur extérieur du jardin et conduit à la limite basse du verger. Les enfants sont toujours là, enveloppés dans leur pantomime muette. Learmont regarde derrière eux : les rangées de petits arbres aux fruits blancs donnent sur une pelouse mal entretenue qui, une cinquantaine de mètres plus loin, fait place à un champ où paissent de rares moutons. Le champ s'élève vers une crête ; une ligne télégraphique la coupe transversalement et retombe de l'autre côté, hors de vue.

Learmont regarde à nouveau son papier, puis prend sur sa gauche et suit le sentier le long du mur extérieur du jardin – jusqu'à ce qu'il trouve enfin, au bout de celui-ci, la maison.

Il sonne, fait quelques pas en arrière et regarde la bâtisse. Sa façade est envahie d'un lierre qui a commencé à rougir. Il sonne à nouveau et approche son oreille de la porte. Cette fois, quelqu'un l'a entendu : il distingue des pas qui se rapprochent. Une bonne lui ouvre. Elle semble nerveuse : ses cheveux sont en désordre, ses manches remontées, ses mains et son front mouillés. Une petite fille de trois ou quatre ans se tient derrière elle, une serviette dans les mains. La bonne et l'enfant regardent toutes deux la sacoche et l'inhalateur de Learmont.

« C'est pour la délivrance ? »

– Euh, je... oui, répond-il en montrant son papier. Je suis venu pour... »

Un homme apparaît à l'intérieur de la maison et se fraie un passage en poussant la bonne et la petite fille.

« Zinc et sélénium ? aboie-t-il. »

– C'est dans le cabriolet, répond Learmont. Mais je suis venu avec pour...

– Et l'acide ? Et les bobines de cuivre ? » l'interrompt l'homme.

Il est corpulent et sa voix est puissante. Il doit avoir dans les quarante, quarante-quatre ans. « Venu pour... quoi ?

– Je suis venu pour la délivrance de Mme Carrefax.

– Venu pour... ah, oui ! La délivrance : bien sûr ! Formidable ! Vous pouvez... Oui, voyons... Maureen va vous montrer où... Vous dites que le cuivre est dans la voiture ?

– Derrière les... » Le Dr Learmont essaie d'indiquer un point au-delà des jardins, mais il ne se souvient pas de quel côté il est arrivé.

« Et il y a un homme qui attend là-bas ? Vous pourriez peut-être nous aider à...

– Monsieur..., dit la bonne.

– Maureen... quoi ? » répond l'homme. Maureen lui lance un regard exaspéré. Il la fixe quelques secondes, puis se donne une tape sur la cuisse et lui dit : « Non, bien sûr : emmenez le docteur auprès d'elle. Est-ce que tout va... ?

– Bien, monsieur, l'informe Maureen. Merci de vous en inquiéter.

– Formidable ! tonne-t-il. Eh bien continuez. Maureen s'assurera que vous avez tout ce dont vous... C'est le télégramme ? »

Il regarde le papier jaune de Learmont, une lueur d'excitation dans les yeux.

« J'étais un petit peu confus..., commence Learmont, mais l'homme lui prend le papier des mains et se met à lire tout haut :

– "... attendu prochaines vingt-quatre heures"... bien... "parturiente en travail depuis hier soir"... Excellent ! "Parturiente", toutes les lettres parfaitement limpides !

– Nous n'étions pas bien sûrs de la provenance...

– Quoi... la provenance ? Attendez : qu'est-ce que c'est que ça ? "Médecin refus sur-le-..." ? "Refus" ? Mais qu'est-ce que c'est que ce fichu mot ?

– Monsieur ! dit Maureen.

– Elle en a entendu de bien pires, aboie-t-il. "Refus" ? J'ai... Cette satanée touche !

– Doux Jésus ! » dit Maureen. Elle se tourne vers l'enfant et lui

prend la serviette. Une autre femme arrive du vestibule, portant un plateau de biscuits vers le verger, un chat dans son sillage. « Va avec Mlle Hubbard, dit Maureen à l'enfant.

– F... Q..., marmonne l'homme, puis, aboyant à nouveau : La provenance ?

– Nous n'étions pas bien sûrs de la provenance du télégramme, explique Learmont. Il n'a pas été envoyé du bureau de poste de Lydium, pourtant il avait l'air de provenir de la même ligne que...

– Mademoiselle Hubbard, dit l'homme, attendez. »

La seconde femme s'arrête sur le seuil. « Oui, monsieur Carrefax ? demande-t-elle.

– Mademoiselle Hubbard, je n'entends pas les enfants parler, lui dit-il.

– Ils jouent, monsieur Carrefax, répond-elle.

– Vous êtes certaine qu'ils ne communiquent pas par signes ?

– Je leur ai dit que ce n'était pas permis. Je crois qu'ils...

– Quoi ? Vous leur avez dit ? Leur dire simplement n'aidera pas ! Vous devez les *faire* parler. Tout le temps ! »

La petite fille tend son bras vers le plateau de biscuits. Le chat regarde avec attention les efforts de l'enfant, immobile et tendu. Maureen prend Learmont par la manche et le tire à l'intérieur de la maison.

« La provenance, mon bon docteur, est ici ! lui dit M. Carrefax de sa voix puissante alors qu'il s'écarte pour le laisser entrer. F et Q, tout de même. Décevant. Réparable. Le cuivre ! Dans la voiture, vous dites ?

– Un homme attend dans un...

– Formidable ! Mademoiselle Hubbard, si je ne les entends pas je vais penser qu'ils communiquent par signes.

– Je ferai ce que je peux, monsieur Carrefax, lui dit Mlle Hubbard.

– Tout le temps ! lui aboie-t-il. Je veux les entendre *parler* ! »

Il sort avec elle et se dirige à grands pas vers la voiture. L'enfant suit les biscuits, et le chat suit l'enfant. Maureen emmène le

Dr Learmont dans la direction opposée, en haut de l'escalier. Il y a une tapisserie accrochée au-dessus des marches, un ouvrage de soie représentant le même escalier ou un escalier très similaire. Ils traversent le palier et entrent dans une pièce. Une seconde tapisserie est accrochée sur l'un des murs : une autre image tissée de soie, qui représente cette fois une scène orientale dans laquelle des paysannes à queue-de-cheval tendent la main vers des arbres remplis des mêmes fruits blancs que ceux du verger. Sous les arbres, plus bas sur la tapisserie, d'autres paysannes déroulent des pelotes sombres. Sous les paysannes, dans la pièce même, une femme est allongée sur le dos, dans un lit. Un drap devant servir à faciliter les efforts expulsifs a été attaché autour du matelas, mais la femme ne s'y accroche pas. Elle est étendue assez paisiblement ; ses épais cheveux bruns, cependant, sont trempés de sueur. Une seconde bonne est assise près d'elle sur une chaise et lui tient la main. La femme dans le lit sourit d'un air vague à Learmont.

« Madame Carrefax ? » lui demande-t-il.

Elle fait oui de la tête. Le Dr Learmont pose sa bonbonne et, ouvrant sa sacoche sur le lit, demande :

« Combien de temps entre chacune de vos contractions ? »

– Trois minutes », lui dit-elle. Sa voix est douce et rauque. On y sent quelque chose d'un peu inhabituel, quelque chose qui est au-delà de la fatigue, que Learmont ne parvient pas à déterminer : ce n'est pas une voix étrangère, mais pas non plus une voix d'ici. Il prend sa tension. Alors qu'il ôte la sangle, le corps de la femme est pris d'une nouvelle contraction. Son visage se crispe, sa bouche s'ouvre, mais aucun cri ni gémissement n'en sortent : seulement un grognement bas, à peine perceptible. La contraction dure dix ou quinze secondes.

« Dououreux ? lui demande Learmont lorsque c'est passé.

– C'est comme si on m'avait empoisonnée », répond-elle. Elle tourne la tête et regarde le ciel par la fenêtre.

« Prenez-vous des analgésiques ? » demande-t-il.

Elle ne répond pas. Il répète la question.

« Il faut qu'elle vous voie parler, lui dit la bonne garde-malade.

– Quoi ?

– Il faut qu'elle voie remuer vos lèvres, monsieur. Elle est sourde. »

Il se penche au-dessus du lit et agite sa main devant le visage de Mme Carrefax ; elle tourne la tête vers lui. Il répète une nouvelle fois sa question. Elle semble la comprendre, mais ne lui renvoie à nouveau qu'un sourire vague.

« De petites doses de laudanum, monsieur, dit la bonne.

– Je préfère le chloroforme », dit Learmont.

Les yeux de Mme Carrefax s'animent. Sa voix étrange, douce et rauque prononce le mot « chlorodyne ».

– Non, *chloroforme* », lui dit Learmont en prononçant le nom de manière claire et énergique. Il prend un masque de gaze dans sa sacoche et, le joignant à l'extrémité du tube de son inhalateur, le noue autour du visage de Mme Carrefax. Il ouvre une valve sur le col de la bonbonne ; le gaz, dans un long chuintement, s'en échappe lentement par le corridor de toile vers sa bouche et son nez. Les muscles des joues de Mme Carrefax se relâchent ; ses pupilles se dilatent. Après une demi-minute, Learmont ferme la valve et défait le masque. Une autre contraction suit bientôt ; à nouveau le corps de la femme se fige, mais son visage exprime moins de douleur. Il replace le masque, administre une nouvelle dose de chloroforme et observe les traits silencieux se relâcher et se dilater davantage sous le bâillon. Lorsqu'il le retire une seconde fois elle dit doucement :

« ... *un fleuve... un serpent d'eau noir**¹... »

– Pardon ? demande-t-il.

– C'est comme une chute de velours, lui dit-elle. Du velours noir... qui couvre une chambre photographique...

1. Les mots en italique marqués d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Impression : Normandie Roto s.a.s à Lonrai
Dépôt légal : août 2012. N° 757 (00000)
Imprimé en France

